

Benoît Heimermann

FEMMES DES PÔLES

DIX AVENTURIÈRES EN QUÊTE D'ABSOLU



Paulsen

Photographie de couverture :
Courtesy of Marin History Museum,
Louise Arner Boyd Collection.

© Éditions Paulsen – Paris, 2015.
Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Média.

BENOÎT HEIMERMANN

FEMMES DES PÔLES
DIX AVENTURIÈRES EN QUÊTE D'ABSOLU

Extrait numérique



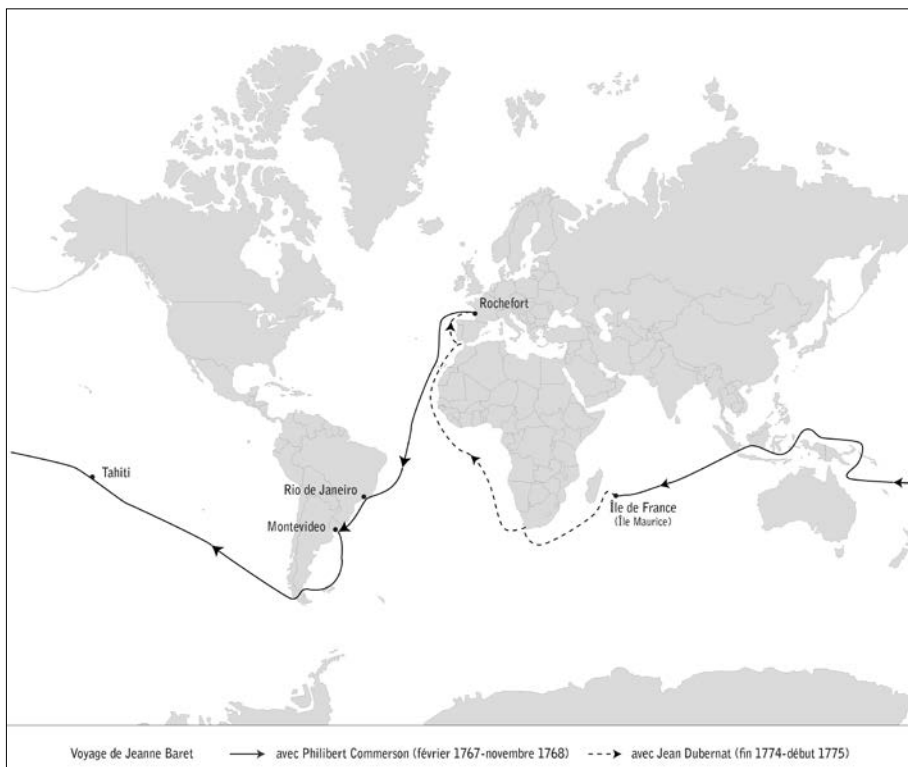
Paulsen

CHAPITRE I

PASSAGER CLANDESTIN



Jeanne Baret
(1740-1807)



AU SEUIL DES RÉCITS À SUIVRE, considérons Jeanne Baret comme la première de la cohorte des *Femmes des pôles* à venir. La défricheuse initiale. La référence primordiale. Celle qui, avant même que l'idée ne germe, osa et s'aventura. Avant elle, quelques courageuses avaient peut-être envisagé de partir. Jeanne fit bien davantage : elle sauta le pas ! Sans doute les circonstances y furent-elles pour beaucoup, qui l'obligèrent, à son corps défendant, à forcer sa nature et la condition qui était la sienne. Plus que sa bravoure, c'est son sang-froid que l'on admirera. Son influence fut longue à s'imposer. Mais la rupture qu'elle a opérée n'en est pas moins incontestable. Tous les spécialistes de l'exploration au féminin en conviennent : il y a un avant et un après Jeanne Baret. Un temps où les femmes ne pouvaient même pas rêver d'un horizon différent du leur et un autre où elles se persuadèrent de le dépasser vraiment. Si ce ne fut de conserve avec les hommes, du moins avec chaque jour davantage de curiosité et d'audace.

Au mitan du XVIII^e siècle, l'obscurantisme en matière d'émancipation était tel que notre modèle a dû recourir à un subterfuge pour échapper aux regards de ceux qui lui contestaient ses envies. Et quel artifice ! Le plus extrême qui soit : gommer sa différence, nier son sexe et se déguiser en homme aussi longtemps que la situation le lui permettrait. Mentir pour mieux s'obliger. Jeanne n'avait pas, à proprement parler, le choix. Ses origines et son destin ne lui offraient pas

d'alternative. C'est à petits pas, presque par accident, qu'elle est parvenue à ses fins.

Louis Antoine, comte de Bougainville, est le principal responsable de toute cette histoire. Certes de façon indirecte, mais de manière déterminante. Au sortir de la guerre de Sept Ans, ce parfait gentilhomme, qui a étudié les mathématiques et le droit, aspire à oublier. Sans compter, il a bataillé contre l'ennemi anglais sur le sol canadien et défendu pied à pied les acquis de la Couronne. Son supérieur, Louis-Joseph de Montcalm, est mort dans ses bras devant Québec. Lui-même est blessé et fait prisonnier. Libéré sur parole, il se distingue encore sur les bords du Rhin, mais est une nouvelle fois touché dans sa chair. Il n'est que temps de rompre avec ce cortège de malheurs, et de prendre le large.

Cela tombe bien, le voici versé dans la Marine et nommé capitaine de vaisseau ; à charge pour lui de se découvrir une mission. La guerre contre les Anglais est consommée, mais pas la concurrence commerciale qui oppose les deux puissances navales du moment. Lui qui fut secrétaire d'ambassade à Londres et membre de la Royal Society n'ignore rien des ambitions maritimes de l'Empire. Depuis un certain temps, Samuel Wallis ou James Cook piaffent d'impatience et tracent sur les cartes les routes de leurs conquêtes à venir. Les Français sont plus timorés sans raisons objectives car, techniquement, leurs vaisseaux sont plus légers et plus efficaces. Leurs coques, en particulier, bien que renforcées par des plaques de fer, ont gagné en hydrodynamisme et en performance. Son premier voyage, en 1761, Louis Antoine de Bougainville le destine à la colonisation d'un archipel improbable balayé par les vents où, écrira-t-il plus tard, « il peut neiger tous les jours, mais

jamais au-dessus de la boucle de la chaussure ! » Même si les îles Falkland (futurs Malouines) sont lointaines, même si elles ont mauvaise réputation, les autorités françaises acquiescent. À la condition, précise le duc de Choiseul, ministre de la Marine, que le conquérant en puissance installe sa poignée de Bretons à ses frais ! Rondement menée, l'opération ne suscite guère l'enthousiasme, mais vaut reconnaissance à son commanditaire qui, sans attendre, peut imaginer d'autres évasions. Et pourquoi pas un tour du monde ?

Jeanne Baret sera de ce voyage, mais avant que la chose ne se concrétise, bien des rebondissements vont s'accumuler. Son expédition est tout sauf préméditée et son échappée à venir, totalement fortuite. L'aventurière l'est bel et bien devenue par hasard, au gré d'un parcours hésitant, d'une succession de péripéties étonnantes, dont le point de départ se situe loin des côtes, aux confins de la région de Bourgogne, à Toulon-sur-Arroux pour être précis. L'endroit est bien sage. Quelques maisons féodales, une église romane, un pont de treize arches constituent l'essentiel de cette cité sans histoire. Jeanne, elle-même originaire de La Comelle-sous-Beuvray, un peu plus au nord, y travaille depuis plusieurs années. Comme aide, bonne ou gouvernante.

En 1764, c'est au tour du sieur Philibert Commerson de solliciter ses services. Il est débordé. Deux ans plus tôt, il a perdu son épouse, Anne Vivante (cela ne s'invente pas !), décédée trois jours après avoir donné naissance à Antoine-François-Archambaud. Jeanne n'est pas longue à prendre les choses en main. Pas du genre à se plaindre, plutôt à s'exécuter. Ses parents étaient métayers, nés de peu et ne possédant pas davantage. Dès sa plus tendre enfance, leur fille s'est résolue

à toujours obéir aux autres. À 24 ans, elle est une femme, mais sa soumission est demeurée la même.

Commerson ne la ménage pas. C'est un clerc, instruit et cultivé. Toujours à ses études ou ses écritures. Le droit et surtout la botanique n'ont aucun secret pour lui. Il a voyagé, rencontré Voltaire à Ferney et convaincu le Suédois Carl von Linné, pionnier en matière de classement des végétaux, de l'intérêt de ses propres recherches. Les jardins de Bourg-en-Bresse, Dijon ou Lyon lui doivent beaucoup, tout comme le Jardin des Plantes de Paris initié par Bernard de Jussieu, mais que lui-même a réorganisé de fond en comble. Jeanne ne rechigne pas à la tâche. Mieux, elle s'investit. Dans les travaux ménagers bien sûr, mais pas seulement. On ignore qui lui a appris à écrire et à lire, mais, au débotté, il lui arrive de consigner, de ranger, de répertorier des documents directement liés aux activités de son maître.

Leurs liens se resserrent. En 1764, ils décident de s'installer à Paris. Parce que Jussieu aimerait profiter des lumières du jeune savant, parce que lui-même souhaite se rapprocher de Georges Buffon, et parce que, détail non négligeable, Jeanne est enceinte ! Dans l'instant, Commerson confie Antoine-François-Archambaud à son beau-frère et emménage, seul, rue des Boulangers, à deux pas du Muséum d'histoire naturelle. En décembre, sa « femme de chambre », logée à proximité et inscrite sous le faux nom de Bonnefoy, accouche. L'heure n'est pas aux sentiments. Confié à l'Assistance publique, Jean-Pierre meurt quelques mois plus tard. Juste au moment où Commerson, son père vraisemblable, est nommé au poste de naturaliste du zoo royal.

Le voyage est pour demain. Pas entériné mais rêvé. Commerson sait Bougainville motivé comme jamais. Les autorités ont lancé leurs appels à candidature et débloqué des fonds. C'est d'un tour du monde dont il est question. Le départ est fixé fin 1766 et la durée estimée à trois ans. Les préparatifs vont bon train même si la composition des équipes scientifiques est loin d'être acquise. Commerson avance ses lettres de recommandation et espère que les cautions de Voltaire, Buffon ou de la reine de Suède joueront en sa faveur.

Deux navires sont soumis au commandement de Bougainville : la *Boudeuse* et l'*Étoile*. Le premier est une frégate de 41 mètres et de 600 tonneaux construite dix ans plus tôt mais encore fringante et performante. Le second, une flûte de transport de 34 mètres et 480 tonneaux déjà vétuste, dont les aptitudes sont nettement moindres. Un porte-étendard et un ravitailleur. Deux cent dix hommes d'un côté, cent quatre de l'autre. Des matelots, des officiers, mais aussi des soldats (trente), des mousses (quatorze), des galériens (trois), des boulangers (deux), des musiciens (deux). Sans compter une demi-douzaine de scientifiques comme le prévoaient toutes les expéditions organisées à cette époque.

Commerson attend son heure. Deux mois encore et sa sélection est confirmée. Il embarquera sur l'*Étoile* et sous les ordres de François Chenard de la Giraudais, un intime de Bougainville. Parmi ses pairs, on note la présence du chirurgien François Vivès, de l'ingénieur cartographe Charles Routier de Romainville et de l'astronome Pierre-Antoine Véron. L'écrivain André Michau complète le carré des intellectuels du bord. Lui-même est garanti du titre de botaniste officiel et d'une avance de 2 000 livres. L'appareillage étant programmé

le 1^{er} février 1767 à Rochefort, il n'est que temps de quitter Paris. Le voyage en calèche est chaotique. Commerson se blesse au pied et réveille une vieille lésion. On le presse, on le bouscule. Son valet – faveur accordée par Bougainville qui en employait quatre pour son propre compte – n'a pas trop de ses deux bras pour soutenir son installation, porter ses bagages et préparer sa cabine.

On le devine : le valet en question n'est pas un inconnu. C'est Jeanne, grimée et travestie pour de bon ! L'audace surprend, elle est en fait extravagante et mérite, bien sûr, que l'on s'y attarde, dans la mesure où elle fonde l'exceptionnel de l'aventure à suivre et confère surtout, *de facto*, à celle qui s'y prête et à celui qui l'a imaginée des statuts remarquables. Les règlements alors en vigueur sont sans équivoque : « Par ordre du Roi, la présence de toute femme sur un bateau de Sa Majesté est interdite, sauf pour une courte visite ; un mois de suspension sera requis contre l'officier qui contreviendrait à cet ordre et quinze jours de fer pour un membre de l'équipage qui, lui-même, n'y souscrirait point. »

Certes, Commerson n'est pas un militaire. Mais d'évidence, il n'ignorait pas que le règlement s'appliquait à lui tout autant. Dès lors, où se situait son intérêt ? Quelle était sa stratégie ? Et Jeanne ? De quelle nature était son consentement ? Avait-elle pris le parti de la fidélité ? Ou celui de l'obéissance ? Pour mieux comprendre cette situation rocambolesque, sans doute n'est-il pas inutile d'établir la réelle nature des liens qui les unissait l'un à l'autre. Première certitude : Jeanne est devenue indispensable à Philibert. Pour le tout-venant, les corvées quotidiennes, mais aussi dans le cadre de ses recherches. Elle est ordonnée, méthodique et curieuse. Des plantes, des

animaux, de la nature au sens large. Tout ceci, Commerson l'a compris et en a tiré avantage. Deuxième évidence : leur relation est également affective pour ne pas dire amoureuse. Il existe en amont cette maternité non avouée, mais aussi bien des connivences. Plus tard, en aparté, Jeanne sera catégorique : « Je ne m'imaginai pas capable de me séparer de lui pendant trois ans. »

On admet cet attachement, mais de là à passer à l'acte ! Bien évidemment Bougainville ne sait rien. Les préparatifs de son tour du monde le mobilisent à l'extrême. Les ordres de ses supérieurs sont impératifs. À charge pour lui de trouver dans le Pacifique Sud de nouvelles terres ainsi que des « matériaux riches » ou des « produits d'épicerie inédits ». Responsabilité supplémentaire : jamais, jusqu'à ce jour, un navire de la Royale française n'avait couvert un complet tour du monde¹.

Au cœur de cette organisation, Commerson n'est pas un élément essentiel. Il est cantonné sur le navire secondaire, souvent à la traîne, loin des priorités du commandant en chef. Il n'est pas pour autant isolé. On n'imagine que trop la promiscuité régnant sur ce type d'embarcation. Moins de 100 mètres carrés pour loger un peu plus de cent hommes ! Au petit bonheur d'un entrepont dont la hauteur sous plafond ne dépassait pas 1,60 mètre. À proximité de la sainte-barbe, quelques cabines étroites comme des cercueils ne garantissent aucune intimité. Les allées et venues sont permanentes. De surcroît,

1. Avant lui, seuls douze navires français peuvent prétendre à pareils exploits. Cependant, affrétés par des négociants malouins, ils n'avaient rien d'officiel. On notera que l'un d'eux, la *Comtesse de Ponchartrain*, peut même revendiquer le premier tour du monde d'ouest en est (entre mars 1714 et novembre 1717).

le botaniste n'est pas toujours au mieux, « honteux, écrit-il, d'être le dernier à [se] libérer du mal de mer ».

Commerson n'est ni affable ni conciliant. Ses compagnons de voyage le trouvent, au contraire, d'un caractère « ardent, impétueux, violent, extrême en tout ». Son livre de bord est sans ambiguïté. Le profane en matière de bateaux n'a pas de mots trop durs pour qualifier « ce tripot où règnent la haine, l'insubordination, la mauvaise foi, le brigandage, la cruauté et toutes sortes de désordres ». Pas les meilleures dispositions pour s'intégrer et, plus encore, faire admettre à ses côtés une présence que les règlements réprouvent.

Du fameux voyage de Bougainville existent plusieurs comptes rendus. Huit, pour être précis. Le sien, circonstancié et soigné, publié en 1771, qui fait office de référence, et sept autres, annexes. À bord de la *Boudeuse*, quatre mémorialistes se sont exprimés : Charles-Henri, prince de Nassau-Siegen (passager payant), Charles-Félix-Pierre Fesche (officier volontaire), le chevalier Walsh (officier supérieur), dont l'authenticité du journal est douteuse, aucun officier de ce nom ne figurant dans le rôle d'équipage et Joseph Herval (pilote à partir de l'île de France). Sur l'*Étoile*, Jean-Louis Caro (premier lieutenant) et François Vivès (chirurgien) se sont également épanchés. Quant à Commerson, il a rapporté ses souvenirs « à quatre mains » en compagnie de Pierre Duclos-Guyot, embarqué à ses côtés à compter de Rio de Janeiro.

Beaucoup de pages, des descriptions à foison, des bilans à n'en plus finir, mais un minimum de mots pour signifier une situation – celle de Jeanne – pour le moins baroque. Sur les huit témoignages, quatre seulement, Bougainville,

Nassau-Siegen, Vivès et, par la force des choses, Commerson, concèdent quelques détails. Des vérités minimales pour tout dire, qui, sur le fond, ne modifièrent en rien le déroulé du voyage dans la mesure où elles ne furent révélées qu'*a posteriori*, au moment de leur publication, trois ou six ans plus tard, au bas mot.

Plus intéressant : les dates correspondant à ces constats prouvent que les réactions des uns et des autres furent consignées bien après que l'expédition eut largué ses amarres ! Ce n'est en effet qu'un mois après son passage à Tahiti – seize mois après son départ de France – que Bougainville s'étonne : « Tandis que nous étions entre les Grandes Cyclades [Nouvelles-Hébrides] quelques affaires m'avaient appelé à bord de l'*Étoile* et j'eus l'occasion d'y vérifier un fait bien singulier. Depuis quelque temps, il courait un bruit dans les deux navires qu'un domestique de M. Commerson, nommé Baré (*sic*), était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avaient fait naître et accréditaient le soupçon... Quand je fus à bord de l'*Étoile*, Baré (*sic*), les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était une fille. »

À quelques jours d'intervalle et comme en écho, Duclos-Guyot et Nassau-Siegen sont pareillement explicites. Le premier : « Ils ont découvert que le serviteur de M. Commerson était une fille qui, jusqu'à maintenant, se faisait passer pour un garçon. » Le second : « Les hommes ont découvert une fille à bord de l'*Étoile* qui se déguisait dans des habits d'homme pour travailler comme serviteur au service de M. Commerson [...] son aventure devrait être incluse, me

semble-t-il, dans l'histoire des femmes illustres. » Le pot aux roses est découvert. Mais pas les circonstances de sa mise en place. Et encore moins les incroyables non-dits, sous-entendus et tromperies auxquels le tandem illégitime dû recourir afin d'éviter un clash initial qui se serait, sans doute, avéré irrécupérable.

Revenons à l'embarquement de Jeanne et imaginons ce que furent ces premiers mois de navigation. Un enfer ou peu s'en faut qu'il le soit. Commerson est malade, mais elle n'est guère mieux lotie. Elle aussi est sujette au mal de mer. Et pourtant elle est là, appliquée et prévenante. Couvrant son maître d'attentions et de compresses avec une semblable patience. Lui préparant, en particulier, le fameux « thé suisse », une décoction de vingt-deux plantes différentes, qu'il a lui-même mise au point quelques années plus tôt.

Sans doute, dans un premier temps, ne sort-elle guère de la cabine (2 x 3 mètres) réservée à Commerson où elle se camoufle et couche à même le sol. Elle s'est coupé les cheveux et a ceint sa poitrine d'une large bande qui, à force, la fait souffrir. Sa tenue est disgracieuse, sans le moindre attrait, ni la plus petite fantaisie. On ne connaît qu'une représentation de Jeanne Barret : une gravure, publiée en 1816 – cinquante ans après les faits, neuf ans après sa mort – dans un ouvrage italien consacré aux grands voyageurs. Sur cette image, la clandestine ne paie pas de mine. Elle est revêtue d'un curieux ensemble rayé, digne d'un condamné aux galères, qui escamote ses lignes et ses hanches. L'héroïne porte, allez savoir pourquoi, un bonnet révolutionnaire. Peut-être parce que son portraitiste souhaitait souligner sa condition de révoltée,

mais aussi ses mérites, à voir la gerbe de plantes que la botaniste révélée tient sur son bras droit. En attendant pareille reconnaissance, Jeanne n'est pas à la fête. *L'Étoile* se traîne et prend beaucoup de retard sur la *Boudeuse*. Bougainville est aux Malouines, lorsque son ravitailleur chargé de vivres et de pacotille est encore à Rio de Janeiro. L'ambiance à bord s'en ressent. Personne ne trouve grâce aux yeux de Commerson. Caro, le premier lieutenant, est un « imbécile » et Vivès, le chirurgien, un « empoisonneur ». L'escale est une échappatoire salutaire. Toujours en compagnie de son valet, Commerson part herboriser dès qu'il le peut. Sans compter ses efforts ni son temps. L'équipage constate néanmoins que c'est l'aide qui porte l'essentiel de son équipement : les paniers, les outils, la nourriture, le mousquet et, au retour, le fruit de leurs communes découvertes. Pour l'heure, seule une rumeur affleure, rien de plus.

Le travail prend le dessus sur toute autre considération. En fin de voyage, Commerson sera salué pour la pertinence de ses recherches et l'abondance de ses découvertes. Six mille espèces de plantes répertoriées dont une bonne soixantaine regroupée sous le label générique de « *commersonii* ». C'est l'usage depuis toujours : donner à une trouvaille son nom ou celui d'un proche. À Rio de Janeiro précisément, notre expert jardinier baptise un arbuste souligné de fleurs aux couleurs vives du nom de « *bougainvillea* » en l'honneur du capitaine en chef. Au-delà de l'attention pointée sans doute déjà un calcul : s'attirer les bonnes grâces de Bougainville qui, forcément, apprendra sa faute. C'est une question de temps. Déjà la rumeur sourd à défaut de s'imposer vraiment.

Le passage de la Ligne a laissé des traces. Impossible d'échapper au rituel. Sur l'*Étoile*, comme sur tout bateau, le franchissement de l'équateur, le passage d'un hémisphère à l'autre, a donné lieu à un carnaval improvisé. Au summum de la fête, le dieu de la mer a baptisé les novices appelés pour la première fois à « basculer de l'autre côté de l'horizon ». Jeanne est acculée. Au-delà de la farce, le sort qui lui est réservé est cruel. Trop sans doute pour que l'on ne soupçonne pas ceux qui ont fomenté l'épreuve de douter déjà fortement de la nature de son sexe. La voilà bousculée, tirillée, dépouillée d'une partie de ses vêtements, précipitée dans une piscine d'eau saumâtre relevée d'excréments et de linges sales. Commerson n'est pas loin, mais n'intervient pas. Son mutisme en dit long sur sa gêne et sur sa faiblesse. Faute de mieux, il concède que « Jeanneton » n'est ni un homme ni une femme, mais un eunuque !

Un mensonge de plus. Une humiliation supplémentaire. La première voyageuse autour du monde, célébrée comme telle par Bougainville une fois revenue en France, acquiesce à défaut d'autre chose. Alors que la *Boudeuse* et l'*Étoile* filent vers le détroit de Magellan, sa légitimation n'est toujours pas acquise. Pas même son identité. Jeanne a retrouvé le huis clos de sa cabine, les journées sans soleil et les conversations qui tournent court. Pour s'occuper, elle répertorie, note et classe les spécimens récupérés au Brésil et en Uruguay. De novembre 1767 à mars 1768, de Montevideo aux Tuamotu, elle vit coupée du monde ou peu s'en faut qu'elle le soit.

Les basses températures rencontrées durant l'intervalle n'améliorent guère son quotidien. La voilà calfeutrée et grelottante. Le détroit de Magellan est un tunnel encombré de brumes et de fantômes. De rares Patagons s'agitent sur le rivage.

Plusieurs tempêtes s'additionnent. D'un océan à l'autre, la *Boudeuse* et l'*Étoile* s'éternisent cinquante-deux jours durant. Jamais sans doute une femme blanche n'est-elle descendue aussi au sud, jamais aucune ne s'est alors colletée avec de semblables paysages. Jeanne est une pionnière, et elle ne peut s'en féliciter. Seul l'épisode qui va se dérouler à Tahiti lèvera l'hypocrisie pour de bon. C'est de cet événement que naîtront les commentaires des mémorialistes cités plus haut.

L'ambiance sur l'île prête à la conciliation. Aux yeux des marins français fraîchement débarqués, la Nouvelle-Cythère est un émerveillement. Cent cinquante pirogues entourent les deux navires. « La plupart des nymphes, souligne Bougainville, étaient nues... Les hommes nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre... Il entra à bord une jeune fille qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles au-dessus du cabestan. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien. » C'est bien d'un paradis dont il s'agit. Celui qui, de loin en loin, fera la réputation de la Polynésie à jamais.

Bougainville n'est pas le découvreur de Tahiti – l'Anglais Samuel Wallis est passé six mois plus tôt. Curieusement, il ne s'y attarde guère – quinze jours à peine – mais son enthousiasme pour le « Jardin d'Éden » n'a pas de limites, ni son dithyrambe. Même chiche en découvertes, son voyage est à marquer du sceau de cette fascination. Incontestablement, Jeanne tire avantage de la situation. Avec un peu de chance, son écart sera considéré par la majorité comme une simple exception.

Jeanne est époustoufflée par Tahiti, ses plantes, ses coquillages, ses échantillons marins. Partie herboriser – seule apparemment –, elle est accueillie sur la plage par quelques indigènes affables. La rencontre tourne à un échange joyeux. Les rires, les attouchements se multiplient. « *Ayenene, ayenene* » insistent ses hôtes qui ont compris dans l’instant. C’est bien une « femme, femme » qui s’ébroue au milieu d’eux. Plusieurs matelots du bord assistent à la scène. Le doute n’est plus permis. Même Bougainville est informé, qui réagira dans son journal, on l’a vu, avec un mois de retard. Mais sans animosité marquée. Les deux tiers du voyage ont été couverts. Il apprécie Commerson, considère que son botaniste a, jusque-là, accompli un travail remarquable et déduit que son « aide » n’était peut-être pas étrangère à cet accomplissement.

Bougainville n’ignore rien des codes qui régissent l’ordre maritime, mais estime que, aux antipodes, leur rigueur est peut-être moins justifiée que dans les eaux françaises. Il a décidé de passer outre. De ne pas envenimer la situation. Au contraire, il souhaiterait éviter à cette orpheline « ni laide, ni jolie », exploitée par plusieurs maîtres précédents (version servie par Jeanne), d’autres déboires ou désagréments. Le voyage « heureux » qu’il mène (selon ses propres termes) ne saurait s’accommoder d’une polémique néfaste. Il minimise. D’autant que Commerson lui a révélé son intention d’abandonner son équipage dès l’île de France (île Maurice).

Jeanne est soulagée. Même discrète, même soumise – ce que sa condition imposait –, elle apprécie par-dessus tout la liberté qui lui est donnée. Pour la première fois depuis son embarquement, elle vaque à son aise ou presque. Le voyage jusqu’à l’île de France n’en est que plus agréable et le nouveau paysage

qu'elle découvre ne manque pas de charme. C'est, pour les botanistes, un terrain de chasse inespéré. Commerson n'y recensera pas moins de neuf cents végétaux nouveaux. Rend-il pour autant justice à son assistante de toujours ? Il garde ses distances. Jeanne lui a donné beaucoup. Il n'est pas certain qu'il lui ait rendu la pareille. Servante elle fut, servante elle restera.

Lorsqu'il part pour Madagascar d'octobre 1770 à janvier 1771, Jeanne n'est pas de l'équipée. Frustrée, elle se contente de ressasser d'anciens travaux. *Idem* pour l'année que Commerson passe dans la foulée sur l'île Bourbon (la Réunion), où il est contraint de se replier pour soigner une mauvaise fièvre. Chacun s'occupe à sa façon. Ils referont cause commune au début de l'année 1773. Lui a 46 ans, elle 33. C'est beaucoup. Trop sans doute pour imaginer un retour de flamme ou une seconde jeunesse. Commerson est las. Pour mieux apprécier les bienfaits de l'air marin, il s'installe sur la côte est de l'actuelle île Maurice où il acquiert un petit cabanon ouvert aux quatre vents. Un maigre répit : le 13 mars est un jour de deuil. Jeanne, on s'en doute, est aux côtés du défunt. C'est elle qui veille à l'essentiel et commande l'enterrement programmé le lendemain.

Sans son maître, Jeanne est réduite au silence et à recourir à l'essentiel : trouver de quoi manger, conserver son toit, et, dans l'idéal, pour la France. Le 17 mai 1774, elle épouse Jean Dubernat, propriétaire d'un cabaret-billard à Saint-Louis. Une idylle et une fonction de circonstance. Quelques mois plus tard, le couple embarque en direction de la Métropole avec pour projet de s'installer en Dordogne. Un surplus de bagages des plus précieux les accompagne : trente caisses où s'entassent cinq mille espèces répertoriées, dont trois mille

décrites comme « nouvelles ». Non contente de boucler son propre tour du monde – le premier jamais accompli par une femme ! –, l'assistante de Commerson pérennise à sa manière le beau travail mené par son maître.

Jeanne a encore trente-deux ans à vivre, soit près de la moitié de son existence ! C'est peu dire que ce second acte sera plus insipide que le premier. Aux côtés de son nouveau mari, l'ex-servante a gagné en respectabilité, mais perdu en engouement. Dans un premier temps, Jeanne est obligée de se rendre à Paris afin de faire valoir ses droits. Commerson, que l'on a connu moins attentionné, lui a assuré quelques émoluments, néanmoins suspendus à un embrouillamini administratif assez complexe. Les attendus du testament sont clairs : « Je lègue à Jeanne Baret, connue Bonnefoy, ma femme de chambre, la somme de 600 livres payable à compter du 6 septembre 1764 à raison de 100 livres par an. Ainsi qu'une série de meubles, une bibliothèque et la jouissance d'un petit appartement. » Mais c'est compter sans la belle-famille Beau (garante des intérêts de la première épouse de Commerson), qui s'interpose et déclenche plusieurs procédures juridiques.

Après bien des tergiversations et l'intervention de Bougainville, Jeanne perçoit une première allocation en... 1785. Les suivantes ne seront pas nombreuses jusqu'à disparaître avant le terme fixé. C'est dans le dénuement et l'anonymat, alors que la Révolution a bouleversé les institutions et semé la confusion, que l'assistante scrupuleuse meurt le 5 août 1807 au lieu-dit Les Graves, entre Libourne et Bergerac. Dans le registre municipal de Saint-Antoine-de-Breuilh, elle est inscrite comme étant enterrée dans le cimetière municipal, mais personne n'est jamais parvenu à localiser sa tombe.

De Jeanne Baret ne subsiste que peu de chose. Un nom (Barret, Baré, Barer), souvent mal orthographié, quelques lignes consignées dans une poignée d'éphémérides, une gravure italienne, une légende aux versions contradictoires, et un arbuste aux feuilles oblongues presque carrées découvert à Madagascar, *Baretia bonnafidia*, dont la définition (signée Commerson) a, en quelque sorte, valeur d'épithaphe : « Cette plante aux atours et au feuillage ainsi trompeurs est dédiée à la vaillante jeune femme qui l'a inspirée et qui, prenant l'habit et le tempérament d'un homme, eut la curiosité et l'audace de parcourir le monde entier, par terre et par mer [...]. Elle sera la première femme à avoir fait le tour complet du globe terrestre, en ayant parcouru plus de quinze mille lieues. Nous sommes redevables à son héroïsme de tant de plantes jamais récoltées jusqu'alors, de tant de collections d'insectes et de coquillages, que ce serait préjudiciable de ma part, comme de celle de tout naturaliste, de ne pas lui rendre le plus profond hommage en lui dédiant cette fleur. » Le compliment n'est pas mince. Presque gêné. On aimerait croire que Jeanne en fut informée dès sa rédaction. Qu'elle put s'en prévaloir auprès de ceux qui ont sûrement eu l'indélicatesse de douter de sa bonne foi. Mais rien ne le prouve. À la différence des hommes qui ont côtoyé ou accompagné son destin, Jeanne n'a jamais rien écrit ni transmis. Sauf son exemple. Louis-Antoine de Bougainville, qui lui survivra quatre ans, avait, en son temps, été plus formel : « [Jeanne Baret] sera la seule de son sexe [à faire le tour du monde] et j'admire sa détermination ; son exemple sera terriblement contagieux. » Il le sera. Dans le sillage de « Jeanneton », bien d'autres « déguisées » pousseront plus avant leur curiosité et leur résolution.

TABLE DES MATIÈRES

UNE CHAÎNE DE VOLONTÉS.....	7
PASSAGER CLANDESTIN	
<i>Jeanne Baret</i>	17
LA FEMME DU CAPITAINE	
<i>Rose de Freycinet</i>	37
DANS L'OMBRE DE VICTOR HUGO	
<i>Léonie d'Aunet</i>	55
FIRST LADY	
<i>Jane Franklin</i>	75
UN BÉBÉ SUR LA BANQUISE	
<i>Josephine Diebitsch-Peary</i>	95
VOYAGE ACCOMPAGNÉ	
<i>Helen Peel</i>	113
SOVIET SUPRÊME	
<i>Erminia Zhdanko et Juliette Jean-Saussine</i>	129
ROBINSON EN JUPONS	
<i>Ada Blackjack</i>	147
LA PATRONNE	
<i>Louise Boyd</i>	167
À SUIVRE	183
BIBLIOGRAPHIE.....	189
DU MÊME AUTEUR	193
LÉGENDES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES.	195
REMERCIEMENTS	19

Benoît Heimermann

FEMMES DES PÔLES

DIX AVENTURIÈRES EN QUÊTE D'ABSOLU

Les femmes n'ont pas toujours été les bienvenues sur les terrains de l'exploration et de la découverte. Et moins encore s'agissant des extrêmes polaires. Comment imaginer ces « frêles machines » (Diderot) résistant à un environnement aussi hostile ? Les exceptions n'en ont que plus de mérite qui, petit à petit, ont gagné les marges de ces régions impossibles, souvent au gré de ruses et d'audaces spectaculaires. De Jeanne Baret, la pionnière des pionnières qui, en 1768, doubla la Terre de Feu à bord du bateau de Bougainville jusqu'à Louise Boyd qui, en 1955, survola la banquise arctique à bord d'un DC4, les femmes des pôles constituent une caste à part, un florilège détonnant où l'on croise, au mépris des ostracismes et des ségrégations, une touriste égarée aux confins de la mer de Kara, une Inupiate abandonnée en terre de Wrangel, une parturiente inattendue, une infirmière russe, une médecin française et même la maîtresse de Victor Hugo en route pour le Spitzberg. Une poignée de destins d'exception qui dit la curiosité, la clairvoyance et, plus encore, l'originalité de femmes vraiment singulières.

22 € TTC (prix France)



9 782916 552583

www.editionspaulsen.com